

PAXKAL INDO

- président de Seaska,
fédération des ikastola
du Pays Basque nord.



« Que serait le Pays Basque s'il n'y avait pas la langue basque ? »

Nous accueillons aujourd'hui Paxkal Indo, je dirais même que c'est lui qui nous accueille, puisque nous sommes à Errobi Ikastola à Cambo, un lieu que vous avez choisi pour cet entretien. Un entretien qui va être un peu particulier, parce qu'il va s'agir pour moi de me mettre dans la peau de quelqu'un qui ne connaît pas du tout les ikastola, ou plutôt pour le peu qu'il en connaît, de quelqu'un qui aurait des a-priori plutôt défavorables. Vous avez accepté de jouer le jeu. Comment peut-on donc définir en quelques mots ce qu'est une ikastola ?

- Une ikastola, c'est une école associative laïque, immersive en langue basque. "Associative", c'est parce que c'est géré par les parents pour les enfants, "laïque" puisque nous sommes statutairement une école laïque depuis 1969, année de notre création, "immersive" parce que nous pratiquons l'immersion en langue basque. Nous ne sommes pas les seuls à pratiquer l'immersion puisque c'est aussi le cas des Calandreta en Occitanie, des Bressola en Catalogne, des Diwan en Bretagne, et des ABCM-Zweischprachigkeit en Alsace-Moselle. Nous sommes cinq systèmes en France, en langue régionale, à pratiquer l'im-

mer- sion. Je peux rajouter que les ikastola, ce sont aussi les herri ikastola. C'est quelque chose qui est statutaire. Je me souviens avoir vu en son temps une vieille interview de Jean-Louis Maitia, qui était l'un de mes prédécesseurs. Il disait que Seaska, c'était l'école publique basque. C'est vrai qu'en 1994-95, quand nous sommes devenus école privée, ça nous a fait drôle, parce que dans notre tête, nous sommes une école publique. Nous rendons un service public d'enseignement que l'Education nationale à l'époque ne faisait pas ; il n'y avait même pas de classe bilingue. En plus, nous rendons aussi un autre service à la Constitution puisqu'avec l'article 75-1, les langues font partie du patrimoine de la France. Nous faisons perdurer cette langue. Nous avons une double compétence publique.

L'immersion est-elle un système où les élèves sont complètement coupés de la langue française ? D'autre part, est-ce qu'on y enseigne des langues vivantes autres que l'euskara et le français ?

- Le mieux serait d'interviewer un bachelier. Ils sont entre 80 et 100 à passer le bac cette année. La plupart sont trilingues voire quadrilingues. Quand

je dis trilingues, ils le sont vraiment, ils n'ont pas juste des notions qu'on peut leur donner. Ils sont de toute façon tous bilingues français et basque. Notre système est là pour rééquilibrer l'exposition à la langue. Une langue ça s'enseigne, ça s'apprend avec un temps d'exposition. C'est comme une photo, si on ne l'expose pas assez, elle est trop foncée. Si on l'expose trop, elle va aller vers le trop clair. Il

récréation et les temps de cantine. C'est-à-dire que le temps de l'école, de 8 heures du matin à 16h30, doit se faire en euskara. C'est l'école qui est immersive, ce n'est pas juste la classe. Avec ce système-là, on arrive à la fin du CP à avoir des enfants à peu près bilingues. Après, on va approfondir. Il nous reste quatre ans, du CE1 au CM2, pour que les enfants des ikastola aient le même niveau en français.

l'ikastola. C'est réussir à ce que les enfants soient bilingues et aient le même niveau de langue dans les deux langues à la fin du CM2.

Pour deux parents qui ne pratiquent absolument pas la langue basque, est-ce rédhibitoire ? On peut penser que quand on ne pratique pas une langue et qu'on ne la comprend pas, on va être coupé du suivi de la scolarité de son enfant. Est-ce que c'est le cas, ou est-ce que vous avez plein de contre-exemples dans les ikastola ?

- Dans le suivi de la scolarité vous parlez du suivi des devoirs ?

Par exemple, oui.

- Déjà, il n'y a pas de devoirs en primaire normalement. C'est la première chose. C'est la loi. Bien évidemment, il n'y aura pas de devoirs en primaire. La deuxième chose, c'est la lecture. La lecture doit se faire en euskara à la maison. On ne va pas donner de la lecture en français. Si on peut avoir un temps de lecture supplémentaire à la maison, autant qu'il soit en euskara. Les parents peuvent essayer même s'ils ne savent rien. Ce sera justement une bonne raison pour que les enfants apprennent quelque chose à leurs parents. Ça va les mettre en valeur et

« Une langue, ça s'enseigne, ça s'apprend avec un temps d'exposition. C'est comme une photo »

faut le juste milieu. Cette exposition à la langue, pour réussir à en trouver le juste milieu, il faut compenser. Cette compensation se fait comment ? Tout simplement, nous allons réussir à mettre plus d'euskara au début du cursus. Jusqu'au CP, tout se fait en euskara pendant le temps scolaire, mais aussi pendant les temps de

Ils ont appris à lire en euskara et ils vont devoir apprendre l'orthographe du français en quatre ans pour arriver exactement au même niveau, français et basque, à la fin du CM2, pour qu'ils puissent aller dans n'importe quel collège. Ce n'est pas si simple que ça, quand on réfléchit un peu à l'objectif que nous nous sommes donné dans

cela va montrer la motivation du parent à son enfant. Il y a deux choses importantes. La première, c'est que ce n'est pas aux parents de suivre la scolarité des enfants. C'est un métier, ça s'appelle l'enseignement, et ce sont les enseignants qui le font. Les parents sont là pour suivre le bonheur de l'enfant à l'école. S'ils sentent que l'enfant n'est pas heureux, là il faut qu'ils demandent. Mais en soi, ils n'ont pas à suivre la scolarité parce qu'à chaque fois qu'on suit, on fait "à la place de". On n'est pas des enseignants quand on est parent, on ne sait pas faire. Quand on fait, on fait à la place de, et on n'aide pas l'enfant en le faisant. Il vaut mieux ne surtout pas mettre son nez dans les devoirs. Mettre son enfant à l'ikastola, c'est même un bon moyen de ne pas mettre son nez dans les devoirs des enfants, comme ça on est sûr qu'ils s'autonomisent. La deuxième chose, au-delà de ça, ce qui est le plus important c'est la motivation des parents. Je crois que si, à l'ikastola, on est dans un cursus qui réussit, c'est parce que les parents sont motivés. Les parents s'impliquent dans l'ikastola : ils font le ménage, etc. C'est grâce à cela que l'enfant peut voir la motivation que le parent peut avoir pour la scolarisation. Du coup, il va être un peu plus motivé et il va aller un peu plus loin dans ses réflexions, dans ses prises en main de concept, etc.

S'agissant des programmes proprement dits et de la pédagogie qui sont utilisés dans les ikastola – ce sont deux choses différentes – est-ce que les programmes sont les mêmes ? Et est-ce que la pédagogie diffère des filières d'enseignement classique en France ?

XUS - Le ministre Bayrou, en 1994-1995, a fait passer toutes les écoles immersives – à l'époque il n'y avait pas encore les Alsaciens mais il y avait les Bretons, Occitans, Catalans, Bretons et évidemment les Basques – sous contrat d'association. Qu'est-ce que c'est "sous contrat d'association" ? Ça veut dire que nous devenions l'équivalent des écoles privées, confessionnelles ou autres. Sous contrat d'association, ça nous oblige à suivre le socle commun des compétences mis en place par le ministère de l'Education nationale. Donc, on enseigne exactement les mêmes concepts et les mêmes choses. Ce que nous faisons, c'est que nous allons localiser. C'est-à-dire que quand nous allons parler d'un problème de géographie, plutôt que de le prendre au Etats-Unis ou en Lozère, nous allons le prendre au Pays Basque, parce que nous avons tout un tas de cas qui sont étudiés ici. C'est largement plus intéressant d'étudier le cas de Bilbao que le cas de Madrid, puisque finalement en étudiant en Euskal Herri, on étudie déjà de l'international, quelque part. Il y a de la localisation sur certaines thématiques. Et évidemment, le fonds culturel que nous avons

est immense. Nous avons des chants, nous avons des traditions théâtrales, nous avons tout un tas de choses à apprendre, à utiliser, à enseigner, nous avons une mythologie. Tout cela, nous nous en servons au quotidien dans la pédagogie.

Dans une approche plus utilitariste de la langue – je sais par avance que vous ne la partagez pas complètement – les langues les plus parlées dans le monde sont le chinois, l'espagnol et l'anglais. Le basque va servir à quoi ?

- Poussons ce raisonnement jusqu'au bout tant qu'à faire ! Si le chinois c'est la première langue du monde, autant supprimer le français aussi puisqu'on est à peu près dans le même rapport. Si un Français doit se poser la question de l'intérêt du basque par rapport au français, il peut se poser la question de l'intérêt du français par rapport au chinois ! La deuxième chose, c'est que nous avons la chance d'avoir une langue qui est pré-indoeuropéenne.



Paxkal Indo, début 2014 dans nos locaux. © P.L.

Nous sommes sur une langue qui ne ressemble à aucune autre en Europe. Alors, on peut décider – moi ça ne me poserait pas de problème – de la mort de l'euskara demain. Il faudra arrêter avec tout cela et tout le monde se met à l'esperanto. Et puis là, on commence à réfléchir : « Ben non, si on parle tous la même langue à quoi ça sert, et puis pourquoi pas garder ce qu'on est. » Je crois en fait que c'est tout simplement la logique. Si on commence à se poser la question de l'utilité d'une langue, il faut se poser la question de l'utilité de toute chose, et donc de l'art, de la sculpture, de la peinture, et de tout ça. Tout ce qui est humain, de tout ce que l'animal ne fait pas, il faut se poser la question de son utilité. En gros, il faudrait supprimer ce qui ne nous donne pas à manger ? Je ne sais pas. Ça va très loin comme question !

Vous parliez de l'euskara comme langue pré-indoeuropéenne. Effec-

tivement, c'est une langue dont la complexité, l'originalité et la structure grammaticale sont fondamentalement différentes du français, de toutes les langues gréco-latines et même des langues indo-européennes. Est-ce que ce n'est pas un problème dans le cursus en ikastola pour la bonne compréhension et la bonne maîtrise du français, parce que l'on serait sur des structures radicalement différentes ?

- Je vous propose de vous rapprocher des services départementaux de l'Education et de l'inspection. Ça serait intéressant qu'ils nous sortent des statistiques sur le niveau de français des enfants qui sont à l'ikastola. Et là, on se rendrait compte que ce n'est pas la complexité d'une langue qui fait la richesse ou non de l'approfondissement d'une autre langue, mais le bilinguisme lui-même. Le bilinguisme précoce devrait être obligatoire, ça devrait être remboursé par la Sécurité sociale ! On sait que le bilinguisme précoce donne des facultés à un

enfant, y compris en mathématiques, pas uniquement en français. S'il suit un cursus en basque, il n'est pas meilleur qu'en français, il est même meilleur en mathématiques ! Pourquoi ? Parce que les mathématiques sont un langage. Les mathématiques, ce n'est pas des hiéroglyphes, des symboles qui ne veulent rien dire, les mathématiques sont un langage, une façon de voir le monde. A partir du moment où on développe son aire de Broca dans le cerveau pour apprendre deux langues, on est aussi meilleur en mathématiques. C'est un fait, c'est comme ça. Toutes les recherches qui ont été faites sur le bilinguisme précoce l'attestent. Moi, je me demande encore quel est le principe idéologique qui continue à enfoncer les Français dans le monolinguisme définitif – parce qu'il n'est pas précoce, ou quoi que ce soit – et qui pousse les Français à poser toujours les mêmes sempiternelles questions, qui sont totalement désuètes. C'est une richesse d'avoir

deux langues, même si la deuxième est un petit peu moins bonne, c'est une richesse. Je ferai remarquer : c'est quand même très important, que le système monolingue français en banlieue parisienne, en banlieue lyonnaise ou en banlieue marseillaise, donne 600 à 800 mots au sortir du CM2... 600 en 800 mots, c'est ce qu'un enfant du bilingue a en basque quand il sort du primaire. De toute façon, on est bien loin. Je crois qu'on a beaucoup de tabous, de mauvaises idéologies, et de petites peurs qui ne sont pas très justifiées.

Du côté des locuteurs, on a peu de locuteurs de langue basque côté français...

- A peu près 60 000.

Est-ce que du coup, un cursus en ikastola pour les enfants ne revient pas à les enfermer dans une communauté assez restreinte pour interagir en société dans cette langue ?

- Un ghetto, vous voulez dire ? Est-ce qu'on ghettoïse les enfants en les mettant à l'ikastola, je ne sais pas, je n'y ai pas réfléchi comme ça. Justement, je crois que c'est presque le contraire. Dans la plupart des endroits où on a ouvert des ikastola, on a ouvert l'espace culturel des autres écoles. Je vais donner pour preuve un exemple concret dans le village de Baigorri, où j'habite. Du jour où on a ouvert l'ikastola, celle-ci a bataillé pour qu'avec l'école privée et l'école publique, on organise le carnaval et tout un tas de fêtes. On arrive aujourd'hui à appréhender les fêtes du village avec les bénévoles des trois écoles, etc. C'est exactement le contraire qui se passe. Ça pourrait être un ghetto, ça pourrait même avoir été ressenti comme ça. Parce qu'il ne faut pas rêver : si nous les Basques, nous prônons l'ouverture, évidemment ceux qui nous voient d'un mauvais œil se mettent entre eux. On nous ghettoïse, c'est évident. Mais nous ne le vivons pas comme ça. Au contraire, je crois que nous sommes une ikastola d'ouverture. J'ai d'ailleurs envie de parler d'un procédé qui s'appelle *euskaraz bizi* ; en basque ça veut dire « vivre en langue basque ». C'est comment faire vivre l'euskara en dehors de l'école. Les parents se retrouvent à organiser tout un tas d'activités en dehors de l'école pour faire vivre l'euskara en dehors de l'ikastola. Ça ce sont évidemment des ponts sociétaux vers tout un tas d'autres associations, d'autres activités, etc. Non, je ne crois pas que c'est un ghetto.

Dernier point, on sait que le basque est l'un des critères qui définit l'identité basque, certains disent même que c'est le seul qui puisse définir ce qu'est un euskaldun, le fait de parler basque. Est-ce que dans le choix de l'ikastola et le choix d'un redéploiement de l'euskara dans la société basque, il y a aussi un choix politique qui peut faire peur à certains parents,

et un risque "d'embrigadement" ou de communautarisme qui soient teintés politiquement ?

- Il y a deux choses dans la question. La première c'est la question politique et partisane, etc. Je n'ai pas de tabou sur ça. Est-ce que l'ikastola est l'école des abertzale ? Je dis clairement : non. Aujourd'hui il y a des parents de tous bords qui mettent leurs enfants à l'ikastola, parce que le premier critère qui prévaut, c'est le fait que son enfant soit basophone ou non. On a des gens de tous bords ; peut-être pas Front National, mais tous les autres bords politiques sont représentés chez les parents. Maintenant, évidemment que l'on ne va pas chercher où sont les abertzale radicaux. Evidemment qu'ils sont à l'ikastola, parce que ce sont les plus attachés à la langue basque. Ils sont tous là. Evidemment que tous les UMP ne sont pas à l'ikastola, mais il y en a beaucoup. Je crois que c'est la première chose. Sur les partis, est-ce qu'il faut être abertzale pour mettre son enfant à l'ikastola, évidemment que non. Si la question est : est-ce que l'on ne risque pas de le devenir ou que son enfant ne risque pas "d'attraper la maladie" ? C'est ça qu'il y a dans la question. Je me dis peut-être bien que oui. Si abertzale, ça veut dire être patriote basque, ça veut dire redevenir basque, Seaska a été fait pour que le Pays Basque se réapproprie sa langue d'ici. Ce n'est pas un gros mot que de le dire. Si on considère que le rôle de Seaska est de remettre la langue au sein du projet du Pays Basque, oui évidemment à terme que les élèves qui seront sortis des ikastola vont s'approprier ce concept-là ! Je suis allé à l'ikastola et pour moi, c'est hyper important que l'euskara reste au Pays Basque. J'ai envie de poser la question différemment, que serait le Pays Basque s'il n'y avait pas la langue basque ? Parce que c'est quoi finalement, la différence entre le Pays Basque et la Vendée ? A priori pas grand chose, on a la côte atlantique. Ah oui, nous avons la montagne en plus ! Prenons un endroit où il y a un peu plus de montagne... Mais ça ne veut rien dire, ce n'est pas un paysage qui fait un pays, ce sont les gens qui y habitent ! Les gens qui y habitent, s'ils n'ont pas de différence d'un endroit à l'autre, on aura plus d'attrait particulier ici ou ailleurs, pour faire venir les touristes, etc. Je crois que l'identité collective, c'est le moteur d'un projet collectif. Cette identité collective, on la travaille – je n'ai pas peur de le dire – à l'ikastola. Evidemment que nous avons conscience d'une identité collective et que les petits basophones ont conscience aussi d'être basques. Il y a aussi des Basques qui ne sont pas basophones... mais ce n'est pas ça la question. »

► Pierre Lasterra